

François Fejtő

Penso che parlerò anch'io in francese, non potendo esprimermi nella bella lingua ungherese. Ma mi permetterete di dire in apertura qualche parola in italiano, anche perché, come ricordava Peter Kende ieri, l'Italia era molto vicina al cuore, alla vita e all'opera di François Fejtő. Non solo perché era di casa in Italia, ma perché ha trovato in Italia un pubblico di amici ed estimatori di tutti gli aspetti della sua produzione, sia come grande specialista di questioni internazionali, sia come studioso di cultura e letteratura, sia anche come studioso di problemi di religione e direi anche del rapporto tra storia e religione.

Io sono forse l'ultimo dei suoi amici italiani, in ordine di tempo : la mia amicizia con lui è stata molto intensa, perché François sapeva suscitare sentimenti forti, ma meno antica di quella di Alberto Indelicato o Federigo Argentieri. Ho però avuto il privilegio di scrivere un libro con lui et c'est de cette expérience ce travail avec François Fejtő que je souhaiterais vous parler aujourd'hui.

En disant tout d'abord que cette expérience est l'éloge de l'ordinateur, parce que nous étions au début de cet instrument diabolique, et également du courrier électronique ; or, comme nous avons travaillé entre l'Italie, la France, le Royaume Uni, – pas la Hongrie vraiment, mais presque, – et nous échangeons des textes qu'il fallait reporter à unité, c'était parfois très difficile de communiquer. Sans cet instrument de travail je ne crois pas que nous serions parvenus à bout de chemin ; par conséquent merci à l'ordinateur, qui a permis que cette grande œuvre littéraire et historique « le Passager du siècle » soit pondue !

Nous avons commencé à échanger des notes sur ce projet de livre depuis des années et nous n'avions pas, au début, d'éditeur en France. Nous en avons trouvé un en Italie, mon éditeur de l'époque, mais à un certain moment, il a pris peur parce qu'il a dit : « Mais ce Monsieur, il a déjà 88, 89 ans, est-ce qu'il va pouvoir terminer le livre ? » Donc, manque de courage et surtout de prévoyance de l'édition italienne, mais retour de l'édition française à travers un très cher ami, Louis Audibert, hélas disparu peu après, qui était alors directeur des Essais chez Hachette, homme d'une grande finesse et d'une grande vision. C'est lui qui a eu l'idée de prendre un Hongrois et un Italien comme co-auteur d'un livre qui devait sortir en France non seulement pour le 90° anniversaire de Fejtő, mais pour le 10° anniversaire de la chute du Mur de Berlin. C'était donc un bilan de l'Europe passée à travers l'épreuve de trois guerres mondiales – deux « chaudes » et une « froide » – vue à travers le regard d'un témoin d'exception.

C'est grâce à, je dois dire, la passion de Louis, que nous avons pu entrer dans le vivant de ce projet. Nous nous connaissions bien, François et moi, nous en avons souvent parlé comme je l'ai dit, mais c'est seulement lors de nos premières

sessions de travail dans un très beau cadre qui inspirait la réflexion, un monastère en Provence sur les hauteurs d'Aix, que nous nous sommes vraiment plongés dans la besogne en découpant le plan du texte (méthode bien française !) et en préparant un schéma de questions et de réponses. Ce plan a subsisté jusqu'au bout, avec un choix de mouvements musicaux – la musique étant une autre passion commune – pour indiquer le contenu et le rythme des différents chapitres. Pourtant, si vous ouvrez le livre, qui a été remarquablement traduit en hongrois par Marta Fels, vous verrez que ce n'est pas l'un des deux auteurs qui pose les questions et l'autre qui répond, parce que le travail est rapidement devenu un amalgame : on décidait au préalable d'une grille de thèmes et on greffait dessus ce qu'on voulait faire, avec une part d'improvisation. Je pense que cela permet au livre de conserver un ton vivant et une certaine spontanéité. Nous n'avions d'ailleurs pas, cela va sans dire, la présomption de dresser en quelques 350 pages le constat du siècle, mais simplement de raconter un itinéraire qui pour être exemplaire n'en demeure pas moins personnel : d'où, me semble-t-il son charme, et en tous les cas le plaisir que nous prenions à nous pencher sur des sujets si graves.

On s'est beaucoup amusés pendant la rédaction et Charles en est témoin, même si nous avons eu un moment très difficile lorsque Rose est tombée malade et François devait quitter la maison de Neuilly. Il était très affecté et je crois que vraiment, sans la collaboration de Charles à ce moment-là, le projet n'aurait pu aboutir, ou du moins nous aurions dû l'arrêter. Mais l'arrêter pour le reprendre quand ? C'était le terrible été de 1998, un véritable tournant mais nous avons pu rebondir et reprendre le travail. C'est Rose qui la première nous a incitée à le faire et c'est donc la moindre des choses que ce livre, qu'elle n'a pu voir terminé, lui soit dédié.

Mais je veux penser surtout aux moments amusants, aux moments vraiment très sympathiques de rencontres et à toutes les occasions où nous avons pu rire ensemble, je garde des anecdotes qui me sont très chères personnellement parce qu'elles dévoilent un aspect peut-être moins austère de la vie et de l'activité de François Fejtő, mais qui prouvent comme même dans les situations les plus sérieuses, son humour hongrois l'aidait toujours et nous aidait à dépasser des discussions parfois tendues, dirais-je, parce que nous ne partagions pas les mêmes points de vues sur toutes les choses. Je me souviens d'une fois où il me regarde et me fait avec son petit accent si personnel : « Maurizio, vous n'êtes pas seulement Italien, vous êtes un peu mussolinien » parce qu'il y avait un point où je ne voulais pas accepter quelque chose qu'il voulait faire. Puis à un autre moment où il a repris quelque chose que je voulais proposer, il me dit : « Ah Maurizio, vous me faites dire des choses très très intelligentes ».

Voilà. Nous avons décidé de partager finalement le livre en trois parties. C'est là vraiment le passage du siècle, tel que le livre le décrit : l'avant-guerre, la période de la l'entre-deux-guerres, plutôt la période de la première guerre mondiale jusqu'à l'entre deux guerres, la 2^e partie qui touche à la guerre et à l'après-guerre et la 3^e partie, ce qui s'ouvre après 1989. Il m'est arrivé de relire des passages du livre pour participer à des commémorations et des articles à l'occasion de ce centenaire, notamment pour la belle page que lui a consacrée *Il Giornale* – le quotidien libéral

milanais auquel il a collaboré pendant une bonne vingtaine d'année, à partir d'autres fidèles amitiés italiennes, celle de deux grands journalistes, Indro Montanelli et Enzo Betiza. Eh bien, en relisant ces pages, je trouve qu'il y a une très grande actualité dans les propos de François sur tous ces thèmes. Je vous en cite trois, parce que nous n'avons pas le temps et puis je souhaite, que le livre ait encore beaucoup de lecteurs, parce qu'il le mérite, à cause de François, bien sûr. C'est l'attention qu'il consacre au thème du fédéralisme. Je pense que dans la situation de l'Europe actuelle et de la nécessité de relance actuelle si elle veut être un sujet de quelque conséquence dans le panorama international, cette idée, qu'il a l'union et de la fédération, beaucoup plus la coopération exclusivement entre gouvernements est une chose qui pour lui avait une importance, je dirais prophétique. Il y avait certainement un côté où il revivait d'une façon un peu romantique ce qu'il avait vu dans l'Autriche-Hongrie de son enfance, de ses souvenirs, de son monde familial, peut-être qu'il le voyait un peu trop naïvement à la distance, il y a d'ailleurs tout un mythe nostalgique de l'Empire « K und K » dont il n'était pas exempt. Vous savez qu'il y a eu beaucoup de contestation autour de son « Requiem pour un Empire défunt » et nous-mêmes, nous discutons beaucoup : destruction ou dissolution de l'Empire des Habsbourg ? La question est encore ouverte. Mais l'idée de fédération était plus forte et très moderne. Le second aspect de ce livre, est la foi dans le multipolarisme à niveau international. C'est-à-dire, même s'il y avait des vents et des frissons du bilatéralisme, qui surgissaient, et pourtant, le pire de ce point de vue-là devait encore venir, il avait l'idée quand même qu'une communauté internationale devait se recentrer autour de la collaboration de plusieurs centres internationaux, dont justement l'Europe devait faire partie, et cela était très fort dans sa perception.

Donc un rejet du point de vue de l'idéal, mais également de la « Realpolitik » de tout aspect nationaliste et de tout aspect chauvin. Parce que il y a les nationalismes, il y a les micro-nationalismes et donc la fin de la Yougoslavie qui le faisait beaucoup souffrir par certaines attaches qu'il avait même dans sa tradition, dans son sang, la partie croate en lui, il voyait vraiment un risque qui pouvait s'attacher à d'autres parties du continent et heureusement cela ne s'est pas produit, mais cela peut toujours se produire.

Le troisième aspect qui était important, c'est de comprendre, et là vraiment je crois que nous sommes allés très près de quelque chose qui deux ans après la publication du livre, allait retentir presque comme l'attentat de Sarajevo dans la communauté internationale, et c'est à dire les forces non étatiques, le poids des forces non-étatiques. Je n'arriverai pas à dire que vers la conclusion du livre nous voyons le 11 septembre à l'horizon, non, quand même, mais, si vous lisez la partie des phrases qui ont été consacrées aux différents types de terrorisme, à la fluidité des agents non étatiques, alors on s'inquiétait beaucoup de la contrebande possible d'arsenaux nucléaires... Eh bien je crois qu'il y a là un accent qui s'est confirmé dans le mal, hélas, mais dans le bien également : je veux dire la grande importance de la collaboration, de la coopération internationale, par des organismes de volontariat, de bienfaisance et donc la possibilité d'obliger même les gouvernements à être de ce point de vue plus sensibles à ce qu'exige la communauté internationale des peuples et des individus, et non seulement des nations.

Enfin, il y a cette conclusion, qui est un appel aux hommes de bonne volonté qui peut sembler peut-être un peu naïve, mais qui chez lui se coiffait d'une grande recherche sur l'idée du mal dans l'histoire. Et ce n'est pas un hasard si, « le Passager », d'une part et le livre sur le Diable, sont les deux projets auxquels il travaillait en même temps dans cette dernière phase de sa vie, et ce n'est pas un hasard si le livre se termine avec une citation que tous les deux nous aimions beaucoup. C'est dans le premier Faust de Goethe, quand, devant l'effarement du Dr. Faust qui reconnaît pour la première fois la puissance infernale et lui demande : « Qui es-tu », « Wer bist du ? » « Qui est cet être ? » Méphistophélès répond : « Je suis l'être venu sur terre pour faire le mal et condamné néanmoins à servir le Bien ».